

NOÉMIE

CLOTHILDE

ENKI

COLINE

CLAUDIA

MILO

# ENSAAMAG

MODIFIER  
NOTRE

RAPPORT

SON

AU

CORPS

MONDE

?

CHANGE-T'IL

TATOUAGE

VIELLIR,

ED TWITTER

ROMANTISATION

ET

DISPARAÎTRE

DES TROUBLES

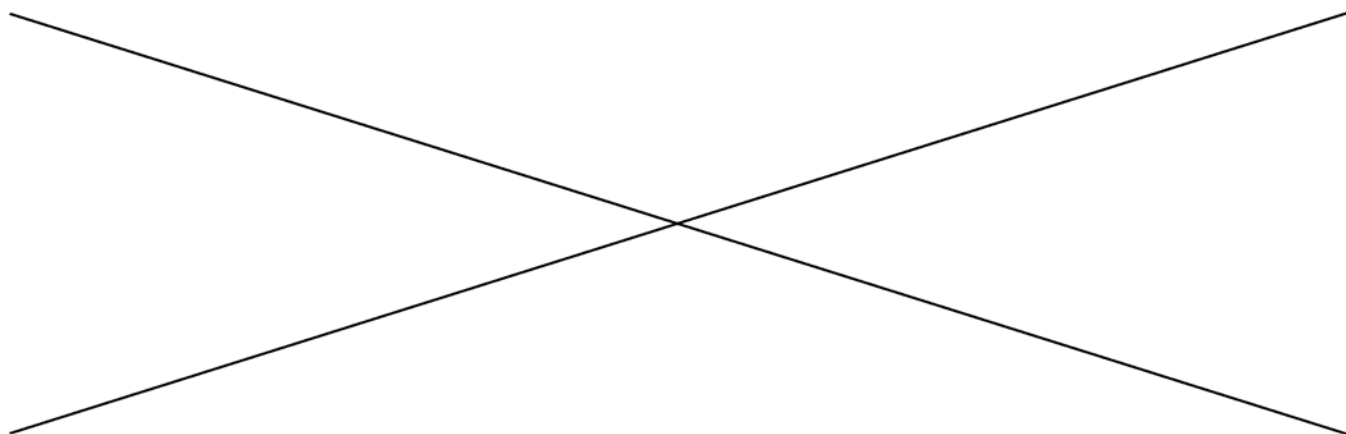
ET

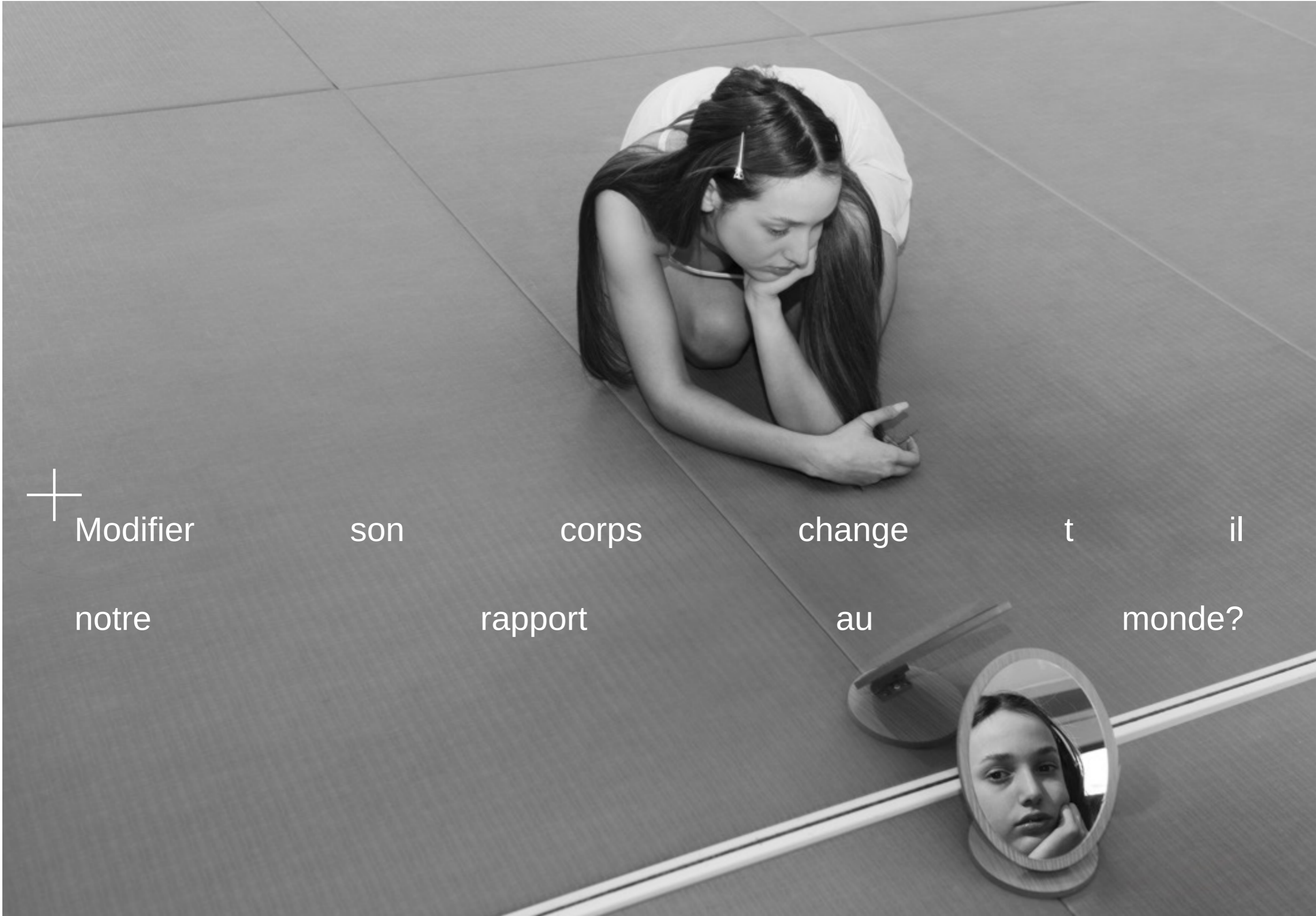
DE

CULTURE

PLAIRE

L'ALIMENTATION





+  
Modifier

son

corps

change

t

il

notre

rapport

au

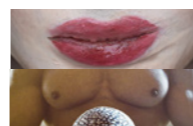
monde?

Sommaire

# Le corps visible

1

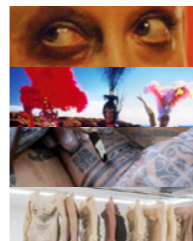
08 Sport et bodybuilding  
16 Le corps et la chirurgie



# La retouche

2

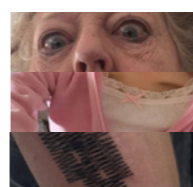
28 Portrait Orlan  
30 L'art du Drag  
32 Tatouage et culture  
36 Le détatouage



# Au-delà du corps

3

40 Vieillir, disparaître&plaire  
48 Sur vos réseaux  
54 À l'ensaama



Chapitre

1

le

corps

visible



08 Le corps et la chirurgie  
16 Sport et bodybuilding

## Corps & Sport

Depuis toujours, l'humain entretient un rapport spécial avec son corps : il le façonne, le discipline, le met à l'épreuve. Le sport est sans doute l'une des expressions les plus fortes de cette volonté de maîtrise de soi. Il relie la dimension physique, morale et symbolique du corps. Mais à l'époque contemporaine, cette quête a pris une tournure nouvelle : le corps n'est plus seulement un moyen d'agir ou de ressentir le monde, il devient un projet à construire, parfois jusqu'à l'obsession.

Le sociologue Norbert Elias, dans le livre *La civilisation des mœurs*, montre en quoi le sport est inventé pour canaliser la violence et discipliner les comportements : l'effort corporel devient un signe de civilisation. Ainsi, le sport moderne ne cherche plus seulement la beauté : il vise la maîtrise, la résistance, la puissance.

Le bodybuilding pousse cette logique à son extrême. Né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec Eugène Sandow, le « père de la musculation moderne », il s'est popularisé dans les années 1970 grâce à des figures telles que Arnold Schwarzenegger. Chaque muscle devient un matériau à façonner, chaque séance une étape dans une métamorphose. Le bodybuilder Kai Greene résume bien cette philosophie : « Le culturisme est un art, votre corps est la toile, les poids sont votre pinceau et la nutrition est votre peinture. Nous avons tous la capacité de transformer un autoportrait en un chef-d'œuvre ».

*Mais elle soulève aussi une question essentielle : peut-on vraiment être libre quand on cherche la perfection ?*

Là où Kai Greene voit une création, on peut aussi voir une soumission à la norme esthétique du corps fort et viril, héritée d'une culture de la performance. Le bodybuilding extrême, notamment dans les compétitions professionnelles, impose des régimes hyper stricte, une déshydratation avant scène, l'usage de produits anabolisants ou hormonaux. Des culturistes comme Ronnie Coleman, plusieurs fois "Mr Olympia", ont avoué avoir détruit leur santé : opérations à répétition, articulations brisées, dépendance aux traitements. Cela traduit parfois une injonction à la perfection plus qu'un véritable plaisir. Le philosophe Sylviane Agacinski parle à ce

propos d'une « métaphysique de la volonté » : un refus de la limite, une lutte contre la fragilité du corps humain.

Avec les réseaux sociaux, la transformation corporelle est devenue un spectacle permanent. Sur Instagram, les corps sculptés s'affichent dans des postures quasi publicitaires : le sport devient une performance mise en scène. La chercheuse Tara Brabazon parle d'un « fitspiration paradox » : à force de vouloir être sain, on devient esclave d'un idéal impossible.

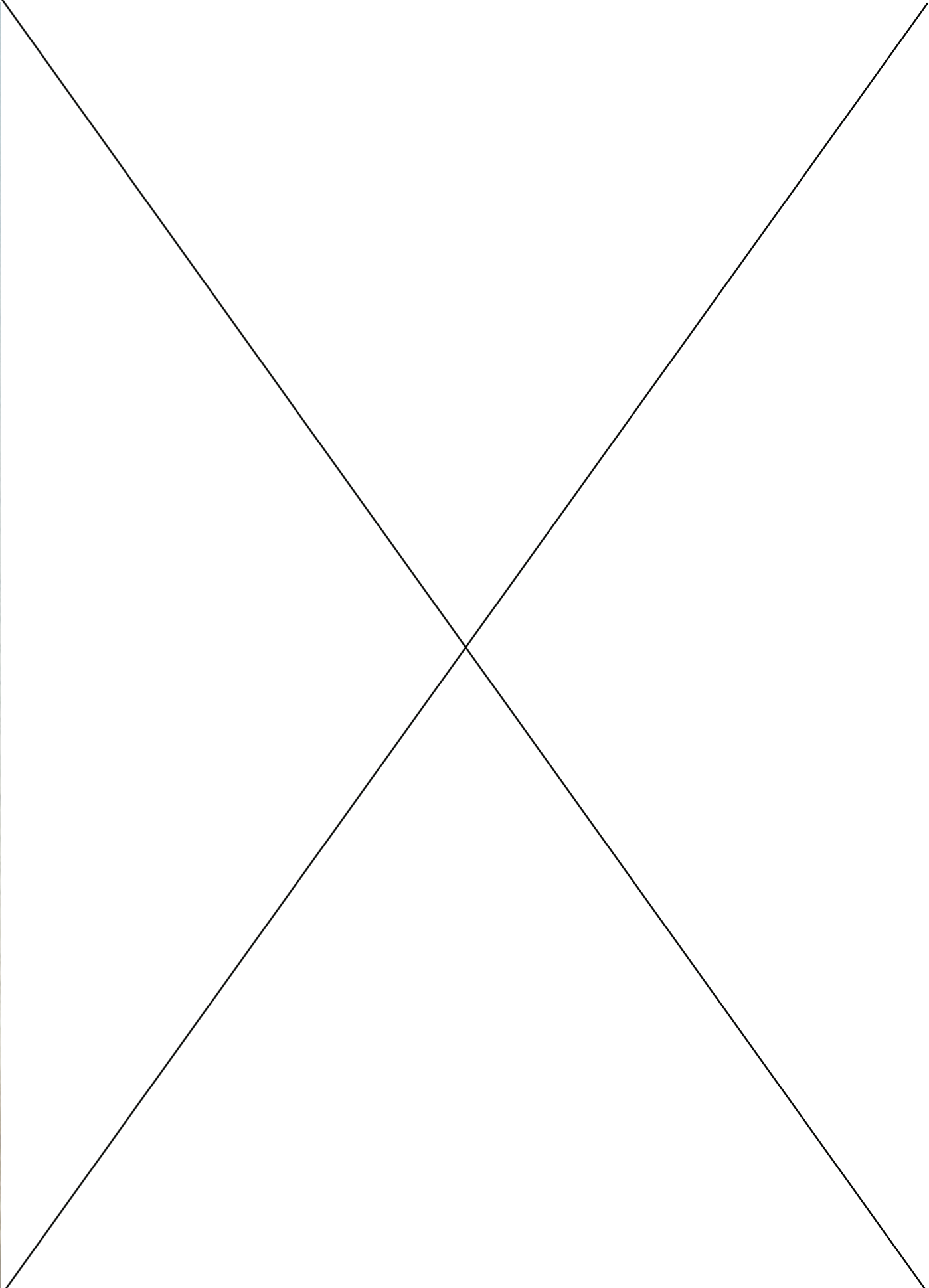
Les « fitfluencers » incarnent cette logique : chaque muscle, chaque repas, chaque séance est photographié, partagé, commenté. Le corps devient un produit de visibilité, une marque personnelle.

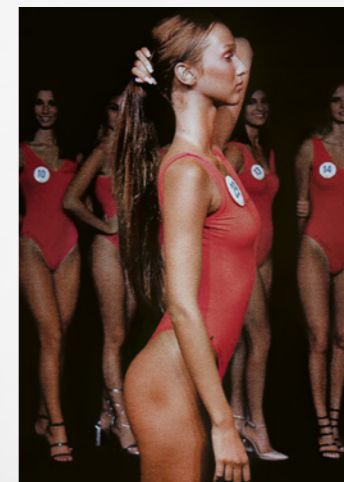
Pourtant, le sport n'est pas qu'une question d'image. Dans son essence, il est aussi une expérience du corps vivant, un moyen de renouer avec la réalité. Le philosophe Maurice Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception*, explique que le corps est notre première manière d'habiter le monde : nous ne pensons pas le monde, nous le sentons.

Pratiqué sans dérives, le sport devient une expérience d'équilibre plutôt qu'une recherche de domination. Il nous apprend à écouter le corps plutôt qu'à le contraindre. Des gestes simples rétablissent un lien concret avec le monde : le sol qu'on foule, l'air qu'on respire, le temps qu'on sent passer. Ainsi, le sport équilibré ne transforme pas le corps contre le monde, mais avec le monde.

*Denis Dailleux : Mère et fils*  
Sur une vingtaine de photographies, toutes capturées dans un contexte intime, on découvre des hommes, posant torse nu, pectoraux et biceps imposants aux côtés de leur mère.







*Carla Rossi, Bellissima*  
« Bellissima » c'est l'histoire d'une rencontre avec Rebecca sur la scène de l'un des concours de beauté les plus populaires d'Italie.

L'autrice voit dans les concours de beauté un terrain privilégié pour analyser ce qu'elle nomme « le rêve de l'image ». Même si, selon elle, les résultats ne sont plus les mêmes qu'il y a vingt ans, ces concours restent un sésame accessible pour de nombreuses jeunes femmes désireuses d'entrer dans l'industrie de l'image.



Kate Biel y casse l'idée qu'un corps féminin doit être fragile ou délicat. Elle enveloppe ses modèles dans un mélange de vapeur, de paillettes et de baby oil, créant des images à la fois théâtrales et tendres où la force devient une forme de féminité. Loin de la caricature virile, ses bodybildeuses jardinent, rient, flexent et redéfinissent les codes. Pour la photographe, le bodybuilding féminin est un acte de résistance, un moyen d'embrasser le « grotesque » pour mieux dissoudre les normes.



Tout est parti d'un simple shoot avec la mère bodybildeuse d'une amie. L'Américaine Kate Biel photographie son corps sculpté, aime immédiatement ce qu'elle voit... Elle décide alors de partir à la recherche des bodybildeuses de Los Angeles.



## Le Corps & la

### Chirurgie

Le corps idéal est une création, un rêve humain de beauté de maîtrise. Depuis toujours, nous cherchons à transformer le corps pour qu'il corresponde à une image, à un idéal, à un désir. Au XX<sup>e</sup> siècle, ce rêve prend une dimension scientifique. Après les deux guerres mondiales, la chirurgie reconstructrice se développe pour venir en aide aux blessés du visage, qu'on appelait les « gueules cassées ». Harold Gillies et Suzanne Noël, chirurgiens pionniers de la chirurgie esthétique, jouent un rôle essentiel : ils conçoivent de nouvelles techniques capables de redonner une apparence humaine à ceux que la guerre avait défigurés.

Peu à peu, cette chirurgie de réparation évolue vers une chirurgie d'embellissement. Ce glissement marque un tournant : on ne soigne plus uniquement pour retrouver la santé, mais aussi pour modifier son apparence selon ses désirs. Aujourd'hui, la chirurgie esthétique s'inscrit dans une société dominée par l'image et la visibilité. Les réseaux sociaux comme Instagram ou TikTok exposent en permanence des corps « parfaits », filtrés, retouchés, lissés. La culture des célébrités crée des standards mondialisés de beauté : lèvres pulpeuses, peau sans défaut, nez affiné, silhouette sculptée.

Des figures médiatiques comme Kim Kardashian ou Bella Hadid symbolisent ce corps « performant », produit à la fois par la technique, la médecine et le marketing. Dans une société où tout se montre, le corps devient un message, une vitrine sociale.

Le philosophe Jean Baudrillard, dans *La société de consommation*, l'avait déjà pressenti : « Le corps est devenu le plus bel objet de consommation ». Ainsi, se faire opérer ne consiste pas seulement à changer de visage ou de silhouette ; c'est se donner le sentiment d'un nouveau départ, d'une renaissance sociale. Certaines personnes parlent même de « nouvelle vie », comme si modifier le corps permettait de se réinventer.

*Mais cette liberté est-elle réelle ?*

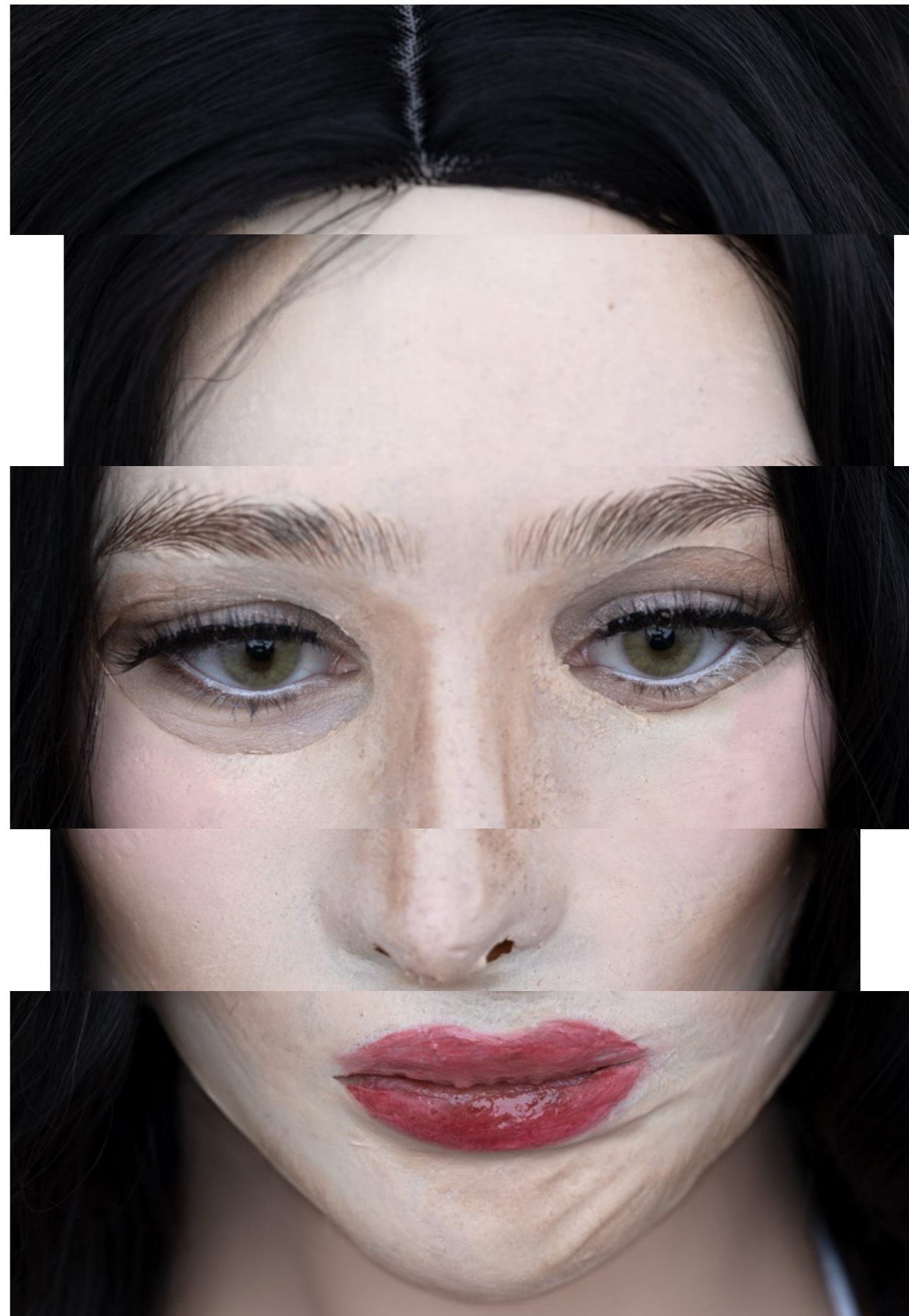
Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, montrait déjà comment les femmes étaient souvent poussées à « se faire objet », c'est-à-dire à

se conformer à une beauté définie par le regard masculin. Aujourd'hui, cette pression esthétique concerne tout le monde : hommes et femmes subissent le poids des normes. Filtres, retouches, chirurgie préventive dès 20 ans : la perfection devient un impératif. Sous l'apparence du libre choix, se cache souvent une obligation silencieuse : celle d'être conforme, désirable, « instagrammable ». D'ailleurs, le sociologue David Le Breton, dans son livre *La sociologie du corps*, explique que la peau devient « une frontière à redessiner », un lieu de tensions entre identité et norme. Autrement dit, chaque transformation corporelle dit quelque chose de notre rapport au monde : voulons-nous vraiment être nous-mêmes, ou cherchons-nous à coller à une image idéale imposée de l'extérieur ?

Alors modifier son corps, c'est aussi modifier la manière dont le monde nous perçoit et dont nous nous percevons nous-mêmes. La psychanalyse y voit une quête narcissique : le corps devient miroir du moi, surface sur laquelle on projette ses désirs, ses manques, ses insécurités. Mais au-delà de la vanité, il existe souvent une recherche plus profonde : celle de l'harmonie et de l'acceptation de soi. La chirurgie peut être un moyen de rendre le corps enfin cohérent avec son identité intérieure.

Ainsi, le corps modifié devient à la fois un lieu de vérité et un symbole des tensions contemporaines : entre liberté et dépendance, authenticité et apparence. Changer son corps, c'est une façon de réécrire son rapport au monde, à travers la chair.

*Noémie Ninot, Poupée de peau*  
Noémie Ninot interroge des hommes à propos de leur idéal de beauté, sur des sites de rencontre. C'est à partir de ces idéaux qu'elle réalise son oeuvre.





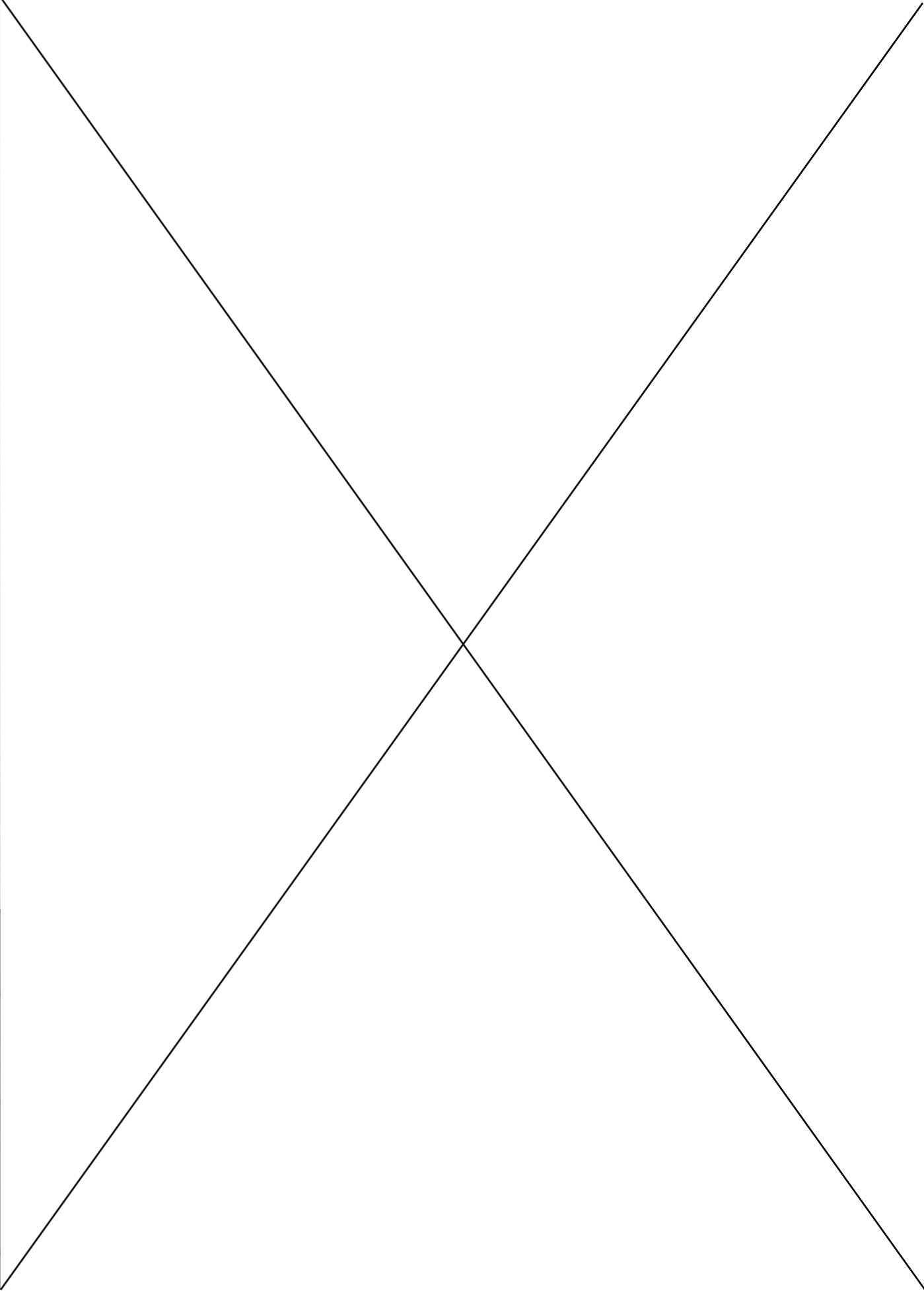
Noémie Ninot

Matriphagie

2021

Matriphagie explore la manière dont la société participe à la transmission et à l'intériorisation des normes liées à la féminité. Dans cette quête, j'ai mis en place un protocole dans le cadre duquel j'ai rencontré et interviewé des petites filles âgées de 4 à 11 ans. Les filles m'ont parlé de leurs fantasmes, de leurs projections mentales et physiques futures, mais aussi de la manière dont elles reproduisaient inconsciemment les gestes et le langage de leurs mères, de leurs sœurs et des représentations médiatiques, qui incarnent elles-mêmes des normes héritées. Ces fantasmes, témoignent de la violence des stéréotypes entourant le concept de féminité et des attentes réservées aux femmes. Les entretiens et les dessins recueillis montrent que les filles intègrent rapidement les notions d'artifice, de séduction et de normes corporelles. Certaines sont déjà en proie à une faible estime de soi, souhaitent recourir à la chirurgie esthétique ou suivent des régimes avec leurs mères, alors que d'autres s'interrogent sur leur futur rôle de mère et d'épouse.







Phil Toledano

## A New Kind of Beauty

Ses modèles ont tous tenté l'aventure esthétique dans leur chair, et en ont payé le prix : ils sont allés trop loin, dépassant les canons de beauté qu'ils convoitaient. Trop loin, poitrines protubérantes, lèvres gonflées, pommettes saillantes, yeux écarquillés ... tous ont conscience de ce débordement

Leurs regards, leurs attitudes ne trompent pas. Ils sont les ratés de la chirurgie plastique, des monstres postmodernes, à moins que... Poupées difformes ou nouvelle occurrence de la perfection humaine ? Chaque portrait questionne cette ambivalence.



Chapitre

2

La

retouche

28 Portrait Orlan  
30 L'art du Drag  
32 Tatouage et culture  
36 Le détatouage

## Le portrait



# ORLAN

“ Modifier son corps, c’est modifier sa personne ; modifier sa personne, c’est agir en conformité à ses désirs ”

Ces mots d’Orlan résument à eux seuls son rapport radical au corps : non plus un simple support, mais un actif politique, identitaire et esthétique : faire du corps un espace de liberté et de résistance. Artiste majeure de l’art charnel, elle utilise la chirurgie, la technologie et la performance pour transformer sa propre chair et dénoncer les normes sociales, esthétiques et politiques qui pèsent particulièrement sur les corps féminins. Orlan fait du corps un territoire d’expérimentation où l’identité devient mouvante, hybride et revendiquée.

Artiste française née en 1947, est une figure majeure de l’art corporel. Son corps est plus qu’un support : il est matière première de l’œuvre. Dans ses performances chirurgicales, elle opère sur elle-même, transforme sa chair selon sa propre volonté. Ces interventions ne visent pas à embellir ni à se conformer à un idéal : elles sont des actes de résistance. En modifiant son visage à partir de références historiques, culturelles ou mythologiques, elle compose un corps hybride, volontairement discordant, qui refuse les standards imposés.

Dans sa performance Chirurgicale Omniprésence en 1993, elle se fait opérer en direct, sous l’œil des caméras. Les chirurgiens plastiques, suivant ses instructions, modifient son visage : ils lui sculptent un menton inspiré de la Vénus de Botticelli, un front et des sourcils empruntés à la Joconde de Léonard de Vinci, transforment sa bouche pour qu’elle ressemble à celle de la figure d’Europe peinte par François Boucher, et lui posent enfin, au niveau des tempes, des prothèses habituellement utilisées pour les pommettes.

Orlan devient ainsi pionnière de la performance et figure majeure du Body Art, celle-ci s’est imposée comme l’une des artistes les plus provocantes de sa génération. On se souvient notamment de ses opérations chirurgicales-performances, retransmises en direct, où elle transforme volontairement son visage pour questionner les diktats esthétiques. Là où d’autres cherchent la beauté, elle cherche le sens. Là où d’autres masquent les cicatrices, elle les expose comme un langage.

Orlan se définit aussi comme une artiste conceptuelle : chaque transformation, chaque image, chaque performance est pensée comme un discours. À travers la photographie, la vidéo, la réalité virtuelle ou les technologies robotiques, elle explore la construction de soi dans un monde où le corps devient à la fois matière, fiction et interface. Son travail questionne la frontière entre identité et apparence, nature et artifice, humain et machine.

Provocante, visionnaire et profondément engagée, Orlan se distingue par une œuvre qui ne cesse d’interroger ce qu’est un corps, ce qu’est une personne, et qui a le pouvoir ou le droit de les modeler. En plaçant sa propre chair au centre de sa création, elle ouvre un espace critique où chacun peut réfléchir à sa relation au pouvoir, au désir, au genre et à l’image de soi.

## Analyse d'image

### L'art du drag

Sur cette image éclatante, trois personnes posent au sommet d'un paysage désertique, vêtues de costumes extravagants, de plumes et de couleurs vives. Leur présence théâtrale, leurs poses affirmées et leurs silhouettes sculptées par des tenues scintillantes résument parfaitement l'essence du drag : un art de métamorphose, de puissance et de liberté.

Cette image est tirée du film *Priscilla folle du désert* (1994), véritable hymne à la flamboyance et à la résilience des identités queer.

Le terme « drag » remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où l'on désignait ainsi les hommes travestis dont les longues jupes « traînaient » au sol (to drag en anglais). Mais c'est véritablement dans les années 1990 que l'imaginaire drag explose dans la culture populaire. *Priscilla, folle du désert*, mais aussi *The Adventures of Priscilla, Queen of the Desert* et le documentaire *Paris is Burning* (1990) révèlent au grand public la richesse de cette sous-culture née dans les ballrooms underground de New York. Les drag queens deviennent alors de véritables icônes des boîtes de nuit, symboles de transgression joyeuse et d'émancipation.

Puis arrive RuPaul, chanteur, danseur, qui transforme cette culture en phénomène mondial. Avec le lancement en 2009 de *RuPaul's Drag Race*; une émission tournée dans plus de 17 pays faisant concourir les meilleurs drag Queen du Monde. *Drag Race*



ne se contente pas de divertir : elle éduque, sensibilise et célèbre la diversité.

Ainsi Le drag, ce n'est pas juste un look : c'est un art, un espace de création totale. Contrairement aux idées reçues, il n'est pas réservé aux hommes. On trouve également des drag kings (des femmes ou personnes non-binaires performant une masculinité exagérée), des artistes non-binaires, et même des femmes drag queens qui réinventent la féminité à travers le prisme de l'excès et de la stylisation.

Le drag questionne le genre, bouscule la norme, et surtout permet de s'autoriser à être autre chose, à être plus grand, plus libre.

Indissociable d'un engagement politique, le drag devient au fil du temps un puissant porte-voix des luttes pour les droits LGBTQ+. Depuis les émeutes de Stonewall en 1969, où des drag queens comme Marsha P. Johnson et Sylvia Rivera ont été en première ligne, jusqu'aux Pride contemporaines, cet art incarne la résistance face à l'oppression, la célébration de la différence et l'affirmation d'une visibilité longtemps niée.

Aujourd'hui encore, dans un contexte mondial où les droits des personnes LGBTQ+ sont régulièrement attaqués, le drag reste un acte de rébellion joyeuse, une arme d'affirmation, et surtout, une invitation universelle à embrasser sa propre singularité.

## L'art du tatouage

Le tatouage, autrefois marginal, est aujourd'hui un phénomène mondial mêlant art, expression personnelle et traditions ancestrales.

Aujourd'hui ce seraient environ 38 % de la population mondiale qui déclarait avoir un tatouage. Effet de mode? Le tatouage est une technique ancestrale qui remonte à très longtemps. Le tatouage peut constituer une marque d'appartenance culturelle, un procédé par lequel l'individu s'inscrit dans une lignée, un lieu, une histoire. C'est notamment le cas de l'art du tatouage sur les îles marquises, un archipel de la Polynésie française au milieu de l'océan pacifique. Ces tatouages sont des symboles magiques qui puise leurs origine dans des mythes ancestraux et une histoire tragique. Pour les marquisiens la séparation entre l'art et le sacré n'existe pas.

Dans cette culture le tatouage représente l'injection des forces de l'univers directement dans le corps, ce tatouage rend l'individu beau et signifie une certaine puissance.

Dans cette culture chaque symbole a une signification selon la place qu'il va prendre sur le corps, et augmente la puissance des l'individu qui les portes. Au fur et à mesure des années d'ancienneté de l'individu, son corps est censé être entièrement recouvert de ses tatouages finalement propres à son histoire et ses origines.

Les îles marquise son porter par une croyance celle de tiki, l'ancêtre primordiale, le première humain. Sorti de l'océan faisant apparaître la terre après lui, il façonna son épouse avant d'engendrer avec elle la base de l'humanité. Pas seulement une figure de lumière tiki symbolisent aussi le

mal, c'est notamment la raison pour laquelle les Homme l'ont déchiré en morceaux avant qu'il se reconstituent, à partir de ce moment les Hommes l'ont vénéré et aujourd'hui les symbole que ce tatoue la population des îles marquise sont des morceaux du corps de Tiki, d'où le tatouage "patutiki". Dans le passé l'arrivée des européen sur les îles marquise ont apporté des maladies, réduisant considérablement la population des marquisiens. Au début du XX eme siècle on en comptait plus que seulement 2000 marquisiens, a se moment 95% de la population a disparu en 80 ans. Notamment les gardiens des traditions(les tatoueurs). enfin les quelques survivants de cette épidémie vont se réfugier dans le christianisme qui vont causer l'oubli de cette culture.

Mais il y a 130 ans l'explorateur allemand Karl Von den Steinen rapporte des témoignages de son voyage. Malheureusement il a 50 ans de retard. Il n'y a plus de tatoueur sur ces îles, plus que des personnes tatouées... c'est ainsi qu'il rapporta des motifs et symboles que les anciens portaient encore. Il rend compte de ses tatouages par la photographie une technique encore nouvelle à cette époque et finit par rencontrer les derniers maitre tatoueur. Il note et nomme chaque symbole, emplacement de ces derniers dans son carnet de voyage. Suite à cela près de 400 motifs de tatouage sont ainsi sauvés après le decimement de cette population par la maladie.

Il aurait rendu compte de près de 50% de ce que les marquisiens connaissent de leurs cultures aujourd'hui.





## Des marquages & démarquage

Est-ce que le tatouage est devenu mainstream? C'est en effet la question que l'on peut se poser quand l'absence totale de tatouage semble devenir le nouveau style alternatif. mais attention, le marginal par nature ne doit pas s'inquiéter, le tatouage peut vite redevenir anti-système. Alors que le tatouage est de plus en plus à la mode - il concerne 1 personne sur 5 en France, le marché du détatouage explose. Au-delà de simples tatouages regrettés ou ratés, une customisation du corps est délaissée pour une uniformisation de ce dernier.

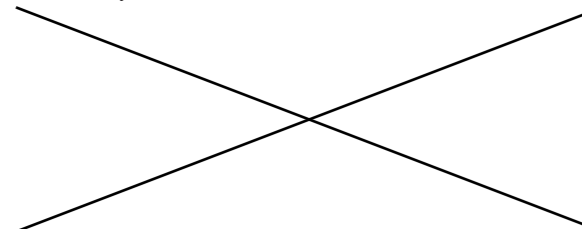
Une nouvelle idée de la féminité amplifie ce développement. Une idée qui vient des tendances américaines de la dite clean girl, ou du comment enlever tout signe de distinction. Des tons beiges, un maquillage qui ne doit pas être vu, une routine saine, militaire, et une finesse à tout prix Soit belle et tais toi !

Une féminité silencieuse, respectable Wet élégante qui convient à une Amérique puritaine et conservatrice de plus en plus présente, loin d'une ère inclusive des corps et des styles encore prônée il y a quelques années.

Kim Kardashian dit dans une interview en 2019 "On ne met pas un autocollant sur une Bentley" comparant alors son corps à une voiture de luxe. Connue pour influencer les futures tendances du corps, cette phrase devient fièrement reprise par des centaines de femmes sur les réseaux qui s'affiche sans tatouage ou détatouer comme un symbole entre élégance et voitures de luxe. Sans imperfection, dit "détoxifié", plusieurs stars se montrent entièrement détatouées et ce phénomène dépasse bien le genre, le plus emblématique étant le comédien Pete Davidson, connu pour son look entièrement rempli de tatouages, qui a posté une photo de lui en février 2025, torse nu, sans une goutte d'encre.

Un processus très long et très coûteux : Les vidéos s'accumulent et donnent l'impression d'un tatouage qui disparaît au premier passage du laser. Mensonge ! Ce ne sont que des bulles de gaz qui se résorbent quelques instants après. Même pour un petit tatouage, le processus peut atteindre plusieurs années et coûter plusieurs milliers d'euros. Une esthétique qui permet de s'élever parmi les pauvres qui ne peuvent pas se permettre l'argent et le temps du détatouage.

Un corps caché et fondu dans la masse, qui ne doit pas prendre de place, sans bousculer des valeurs réactionnaires et élitistes, voici ce rapport aux autres, dans ce monde à la mode sur les réseaux et dans la vraie vie, deux espaces maintenant indissociables.



Shedding Skins,  
Polly Nor, 2017



Chapitre

3

Au-delà

du

corps

40 Vieillir, disparaître&plaire  
48 Sur vos réseaux  
54 À l'ensaama



viellir disparaître & plaire:

le corps féminin dans le miroir du cinéma et des réseaux. Du culte de la jeunesse à la culture de l'abus, comment l'image entretient une vision inégalitaire du corps et de l'âge.

À Hollywood, seules 25 % des femmes à l'écran ont plus de quarante ans, contre près de la moitié des hommes. Ce phénomène d'invisibilisation de la femme dite "mûre" s'étend aujourd'hui à tous les domaines de l'image, du cinéma à la télévision, jusqu'aux réseaux sociaux. Tandis que les hommes vieillissent et gagnent en "charisme", les femmes

disparaissent peu à peu de l'écran. Le culte de la jeunesse s'impose alors comme une norme : il valorise la fraîcheur, la peau lisse et les corps jeunes, tout en associant la beauté à l'absence de traces du temps.

Derrière cette idéalisation de la jeunesse se cache une réalité plus inquiétante : celle d'un regard qui hiérarchise les âges et ouvre la voie à des inégalités, parfois même à des abus, dans un milieu où l'apparence reste un pouvoir.

une femme

dite «mûre»

J'utilise le terme "mûre" entre guillemet, car s'il peut aussi qualifier les hommes dits matures, il ne résonne pas de la même manière lorsqu'il s'applique aux femmes. Là où l'homme mûr est souvent perçu comme charismatique, expérimenté et séduisant, la femme dite mûre est, au contraire, associée à la perte : perte de beauté, de désirabilité, voire d'utilité sociale. Ce décalage révèle une vision profondément genrée du vieillissement.



## Le culte de la jeunesse

### 1. Le culte de la jeunesse dans le milieu de l'image

Dans les 100 films les plus populaires de 2023, seules 3 % mettaient en scène une femme de 45 ans ou plus dans un rôle principal — un chiffre quasi dérisoire.

Du côté de la fiction télévisée en France (chaînes de la TNT, 2024) — selon une étude de l'ADAMI — on observe «une rupture nette au passage de la quarantaine» : la part des rôles attribués à des femmes chute de 40 % (pour les 25–39 ans) à 23 % pour les 40–49 ans, tandis que la baisse pour les hommes est beaucoup plus légère.

Ces chiffres, constants depuis plus d'une décennie, montrent à quel point le cinéma, la télévision et même la publicité effacent peu à peu les femmes dès qu'elles quittent la jeunesse. Plusieurs actrices ont témoigné de ce sentiment d'effacement progressif. Cate Blanchett rappelait récemment qu'à ses débuts, «une femme avait une durée de vie de cinq ans à Hollywood». D'autres, comme Andie MacDowell ou Juliette Binoche, dénoncent la difficulté de vieillir dans une industrie qui continue de glorifier la vieillesse masculine tout en sanctionnant la vieillesse féminine.

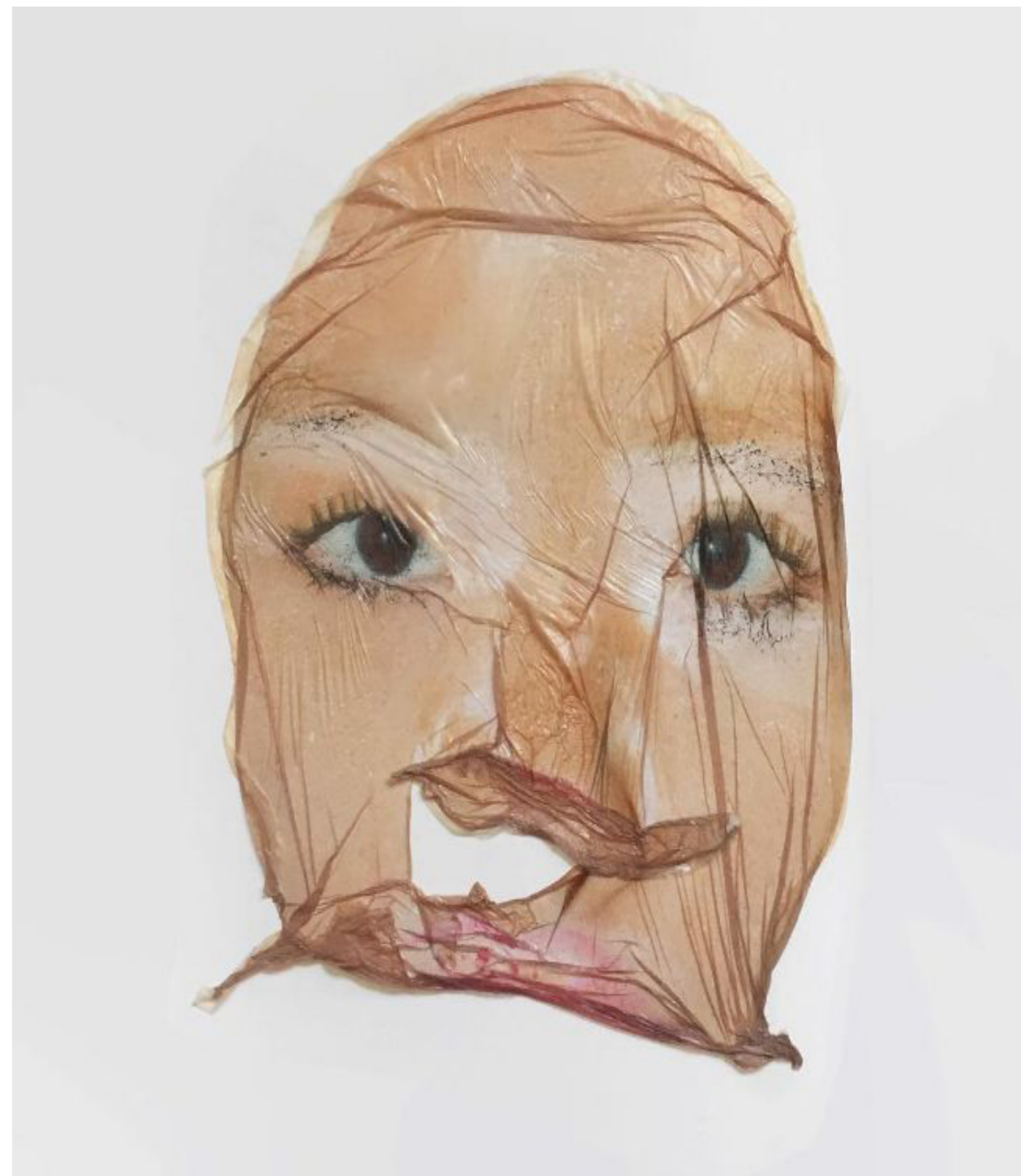
Si les femmes «mûres» sont si peu présentes à l'écran, c'est aussi parce que le milieu de l'image s'est longtemps construit à travers un regard masculin, ce que la théoricienne Laura Mulvey a appelé le *male gaze*. Ce regard façonne la manière dont les femmes sont représentées : jeunes, belles, désirables, souvent définies par la façon dont elles sont vues plutôt que par ce qu'elles font. Dans cette logique, vieillir revient à sortir du champ du désir, donc de la caméra. La jeunesse devient une condition de visibilité. Les rôles féminins se raréfient alors, non parce qu'ils manquent de

talent, mais parce que leur âge dérange le regard qui les filme. C'est pourquoi nombreuses sont les retouches en post-production pour effacer ce que la caméra ne veut pas filmer.

Ainsi, les femmes subissent socialement plus de pression pour rester «jeune», dans la vie comme à l'écran. Cela se traduit par l'explosion du marché anti-âge, des filtres, des retouches photo et de la chirurgie. L'industrie de l'image ne fait donc que refléter et amplifier ce que la société valorise déjà.

Kbeauty : Cette pression à rester jeune s'observe aussi à l'échelle mondiale, notamment à travers l'essor de la K-beauty. En Corée du Sud, le soin de la peau repose sur une logique de prévention extrême du vieillissement, parfois dès le plus jeune âge. La beauté ne passe plus seulement par les crèmes ou le maquillage, mais aussi par la consommation de compléments alimentaires et de produits présentés comme agissant «de l'intérieur». Le vieillissement n'est pas corrigé, il est anticipé. Ces normes esthétiques, largement diffusées par les médias et l'industrie de l'image, contribuent à imposer une jeunesse permanente comme idéal féminin.

Derrière cette idéalisation de la jeunesse se cache pourtant une logique plus insidieuse : plus les corps jeunes sont valorisés, plus ils sont sexualisés. C'est tout un système de regard qui s'installe, où la beauté devient pouvoir, et où le pouvoir, parfois, se transforme en abus.



Le regard sur la jeunesse et la sexualisation

Si vieillir est un « problème », alors la jeunesse devient un capital esthétique et sexuel surexploité.

Un capital que la société elle-même promouvoie. L'industrie de l'image ne se contente pas de refléter ce que la société promeut mais elle organise, anticipe et autorise certains regards. Un regard majoritairement masculin (male gaze) qui transforme les jeunes femmes en objets visuels que l'on met en scène.

De nombreuses études ont été réalisées afin de mettre en lumière ces abus.

Le rapport du Geena Davis Institute (2022) montre que les adolescentes à l'écran ont 2 fois plus de chances d'être filmées de manière sexualisée que leurs homologues masculins.

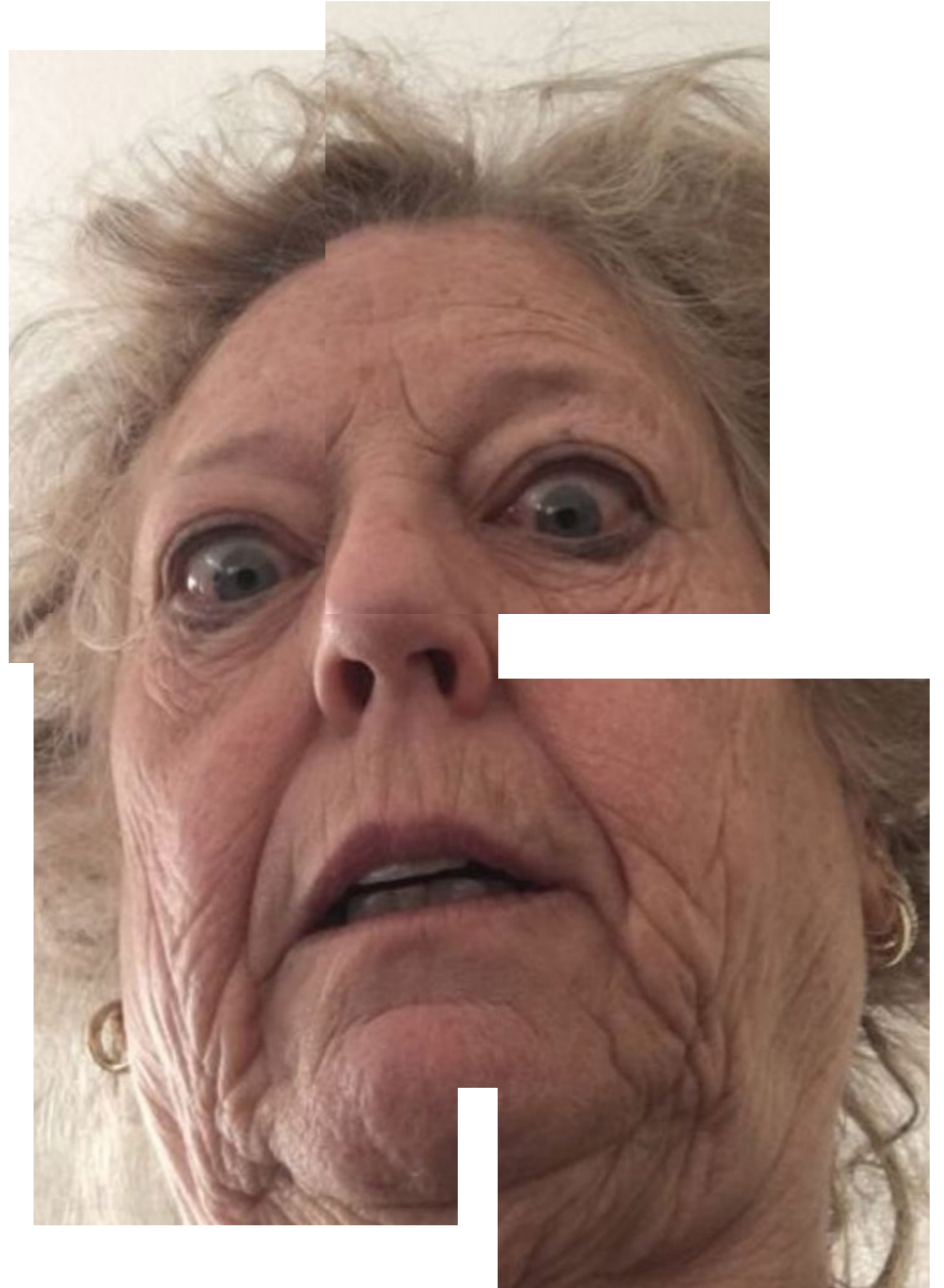
Britney Spears par exemple, a été dès son adolescence présentée comme une icône pop hypersexualisée. Clips, tenues, chorégraphies, scénarios : tout participe à construire une image oscillant entre innocence et sexualité.

Emma Watson, révélée enfant par la saga Harry Potter, a grandi sous les yeux du public. Le jour de ses 18 ans, des paparazzis l'attendaient devant sa porte afin de la photographier dans des positions susceptibles de la sexualiser.

Ce moment symbolise une attente collective troublante : celle du passage légal à l'âge adulte, où le corps jusque-là protégé devient soudainement "consommable".

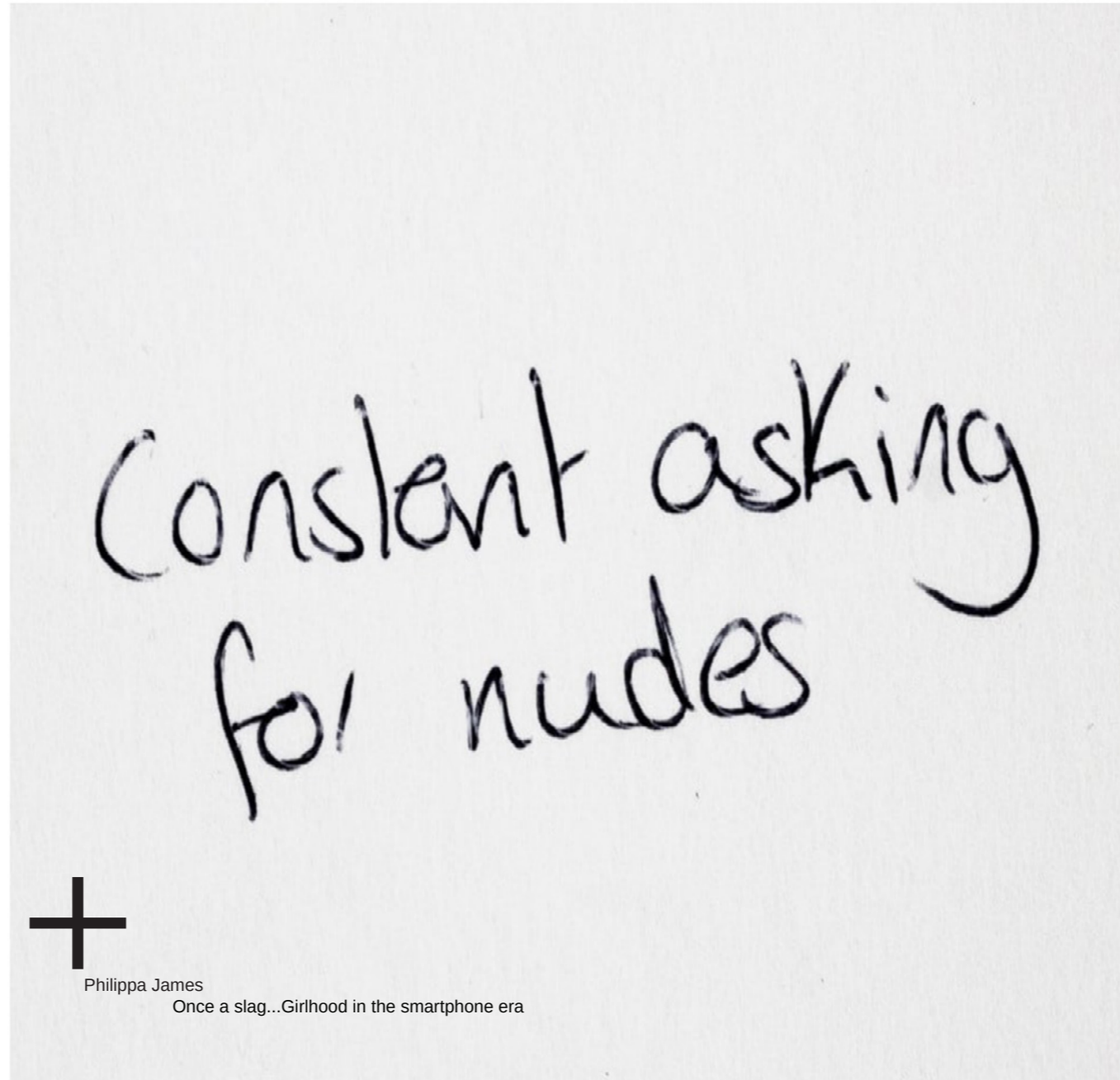
Protégé et encore ...

Natalie Portman, n'a que 12 ans lorsqu'elle démarre sa carrière dans Léon (1994). Si le film est aujourd'hui reconnu comme culte, il suscite aussi de nombreux débats sur la relation ambiguë entre son personnage et celui de Jean Reno. L'actrice a par la suite expliqué avoir été sexualisée très tôt par le public, recevant des lettres à caractère sexuel de la part d'homme après la sortie du film. Une expérience qui montre comment une œuvre peut produire des effets durables, bien au-delà de l'intention affichée.



Voici quelques témoignages, pour n'en citer que trois, de femmes victimes d'une société profondément sexualisée. Si ces actrices ont pu profiter de leur célébrité pour témoigner de leur histoire, de nombreuses autres femmes n'ont pas eu cette opportunité. Le mouvement #MeToo apparaît alors comme la voix de celles qui n'osent pas ou qui n'ont pas été entendues jusque-là.

Le mouvement #MeToo naît en 2006 sous l'impulsion de l'activiste Tarana Burke, avant de prendre une ampleur mondiale en 2017 avec les révélations autour d'Harvey Weinstein. Il permet de libérer la parole de millions de femmes et de révéler l'ampleur des violences sexuelles, longtemps banalisées, notamment dans le milieu de l'image. En rendant visibles ces abus, #MeToo a contribué à une prise de conscience collective, à des évolutions juridiques et professionnelles, et à une meilleure reconnaissance des victimes. Plus qu'un mouvement médiatique, il a transformé des expériences individuelles en un problème systémique, mettant en lumière les rapports de pouvoir qui structurent l'industrie culturelle.



Malgré ces avancées, certaines scènes rappellent que les rapports de pouvoir restent profondément ancrés. En 2020, lors de la cérémonie des César, l'actrice Adèle Haenel quitte la salle lorsque Roman Polanski est récompensé pour son film *J'accuse*, alors même qu'il est accusé de violences sexuelles. Ce geste, silencieux mais fort, souligne un paradoxe persistant : si la parole des victimes est davantage entendue, les hommes mis en cause continuent souvent d'être célébrés et protégés par les institutions culturelles. Cet épisode révèle les limites d'un système qui peine encore à se remettre en question.

Vieillir ne devrait ni condamner à disparaître, ni obliger à rester désirable pour exister. Pourtant, l'image continue trop souvent d'associer la valeur des femmes à leur jeunesse, à leur corps et au regard qu'on porte sur elles. Cette industrie entretient des normes inégalitaires qui dépassent largement l'écran.

Repenser la place du vieillissement, dans la sphère publique comme privée, c'est aussi accepter que le temps marque les corps sans les disqualifier. Vieillir peut devenir un espace de liberté, de réinvention et d'affirmation de soi, loin de l'injonction de correspondre à tout prix aux normes de beauté instaurées par la société. Il ne s'agit plus de rester jeune, mais de se reconnaître pleinement, à chaque âge. Peut-être est-il alors temps de transformer notre regard. Non plus vieillir pour disparaître ou plaire, mais vieillir pour renaître et se plaire, enfin, pour soi.

#### l'affaire

##### Harvey Weinstein

L'affaire Harvey Weinstein est la révélation publique de harcèlements et d'agressions sexuelles commises par Harvey Weinstein, personnalité influente de l'industrie du cinéma américain.

source : wikipédia

## ED Twitter Romantisation

des troubles

de l'alimentation

Cyberharcèlement, romantisation et troubles du comportement alimentaires :

Un plongeon dans le phénomène "ED-Twitter", qui vise majoritairement les adolescentes.

Pour ce numéro d'ENSAAMAG sur le corps, nous souhaitons nous questionner sur la modification, et plus particulièrement sur la manière dont cette dernière pourrait changer notre rapport au monde. Il nous semblait alors évident d'aborder l'anorexie : une maladie complexe dont les sujets, parfois également victimes d'autres troubles du comportement alimentaires, recherchent désespérément une maigreur extrême, et ce jusqu'à bien trop souvent, la mort. En effet, bien que ce trouble soit reconnu pour être polyfactoriel, l'anorexie est et reste inévitablement dépendante de facteurs socio-culturels, notamment ceux d'une organisation patriarcale dictant explicitement et implicitement ce qui est attendu de notre enveloppe physique.

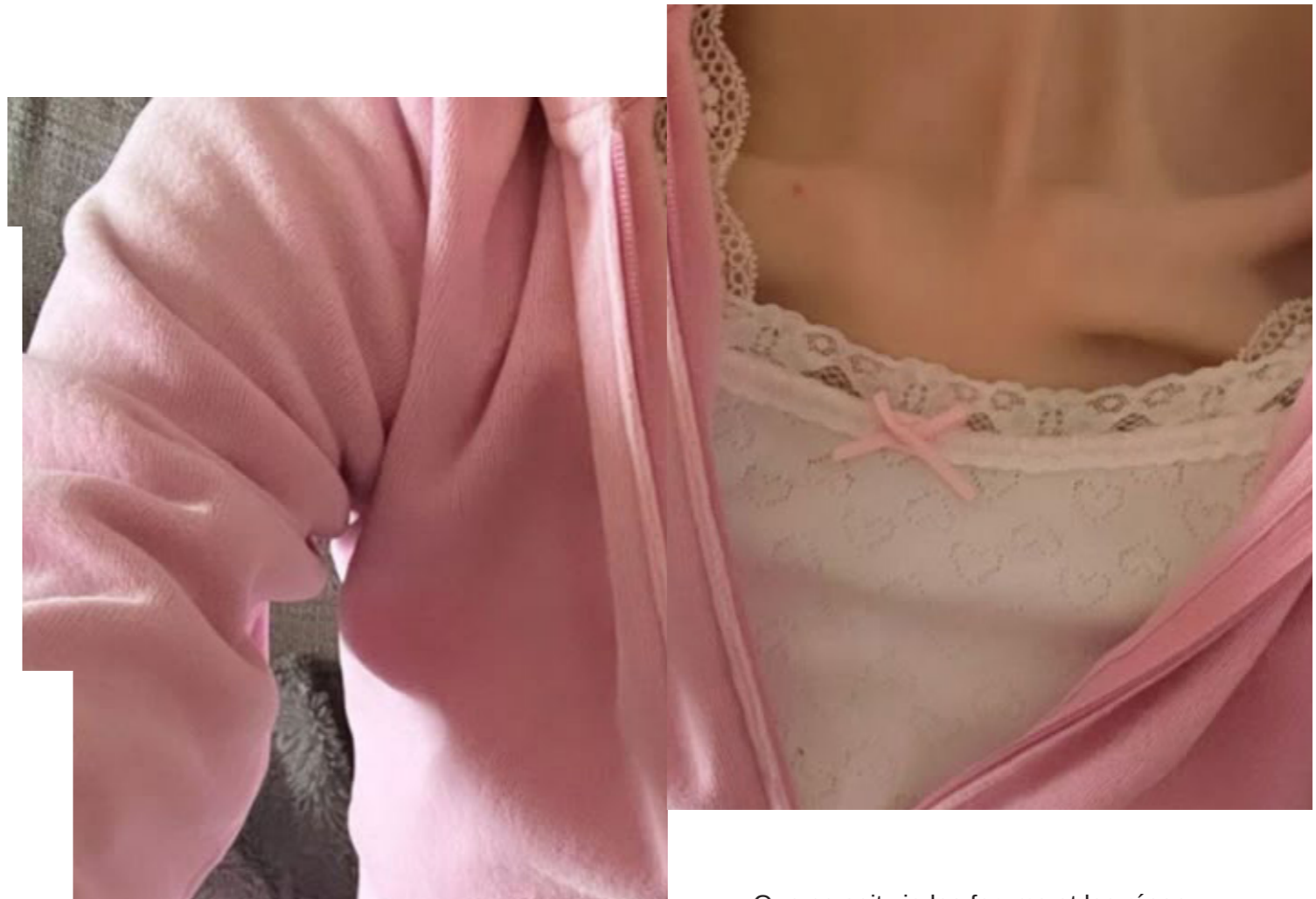
Souhaiter maigrir coûte que coûte, c'est vouloir réformer son apparence, son alimentation, sa manière d'organiser le repas. S'interroger sur les moteurs inconscients d'un processus aussi radical semble alors essentiel. Est-ce que l'on agit sur son corps de manière aussi restrictive pour se conformer au male gaze, et aux attentes d'un certain corps, notamment féminin ? Où serait-ce plutôt une manière de se le réapproprier, et de contrôler l'une des seules choses qui nous est sensible ? D'autant que, vivant dans une société qui

hybride exponentiellement ses coutumes à celles de la technologie, nous réinventons en permanence nos corps. Constamment exposés à des images, des standards et des pensées favorisés par des algorithmes, nous bâtissons des profils lisses, reflétant leurs normes imposées. Cette création méticuleusement curatée de ce que nous souhaiterions être, de ce que nous désirions dégager, de ce à quoi l'on aspirait entretient une véritable symbiose entre la personne et le réseau social. Dans les tréfonds de Twitter, l'un des exemples les plus frappants d'incarnation de corps humanovirtuel prend la forme d'une communauté pro-ana01, prénommée l'ED-Twitter.

Dans ce plongeon, nous naviguerons l'un des recoins les plus purulents du web, et ce en long, en mince, et en travers. Tout d'abord, voici une goutte de vocabulaire pour mieux comprendre ce phénomène.

1. **Pro-ana** : version raccourcie de « Pro-anorexique ». Notamment employé pour qualifier l'ensemble de la communauté souffrant d'anorexie sur Tumblr dès le début des années 2010.
2. **Pro-Recovery** : contrairement au Pro-ana, les Pro-recovery sont pour la guérison de la maladie, et non dans l'encouragement du trouble, recovery signifiant donc guérison en français.
3. **ED** : Acronyme pour "Eating Disorder", comme TCA en français, signifiant "Trouble du comportement alimentaire".

4. **Thinspo** : forme raccourcie de "Thinspiration", combinant "thin" (maigre) et "inspiration". Souvent utilisé pour décrire des fils d'images provenant d'autres réseaux sociaux, ou de pinterest, incarnant un goal d'imagerie corporelle à atteindre.
5. **Purging** : Acte de se faire vomir après un repas, venant de l'anglais "purge", signifiant dans ce contexte se nettoyer, se vider de l'intérieur.
6. **Bodycheck** : Photo de son corps mettant en valeur sa minceur.
7. **Fatspo** : À l'inverse des thinspo, une image est qualifiée de fatspo si elle ne renvoie pas à l'idéal collectif de minceur.
8. **Niche** : adjectif utilisé pour qualifier un sujet obscur, inconnu de la plupart mais attrayant pour un petit nombre de personnes.



Que ce soit via les forums et les réseaux sociaux en passant par les groupes de discussions, Internet est depuis ses débuts un vecteur de lien entre ses utilisateurs qui, se réunissant autour de déterminateurs communs pour former des communautés, compensent alors la distance physique par des interactions dictées via des éléments dénonciateurs similaires. Un sentiment d'appartenance mêlé à une véritable impression de proximité se forge via une imagerie et un lexique collectif.

Ainsi, quand la démocratisation d'un tel médium de communication coïncide avec la sur-représentation de standards de beauté toxiques dans la pop culture des années 2010, la fameuse phrase « Nothing tastes as good as being skinny feels » prononcée par la mannequin américaine Kate Moss résonne comme un appel.

Et bien qu'il soit impossible de retracer l'apparition de communautés pro-ana en ligne, cette citation deviendra un véritable mantra pour les personnes atteintes d'anorexies qui utilisaient régulièrement la plateforme Tumblr. Majoritairement féminines, ces utilisatrices se façonneront ainsi des codes, des règles, et même des castes. C'est dans cette bulle numérique que la « thinspiration », aujourd'hui raccourcie en « thinspo02 », voit le jour. En dix ans d'évolution, le principe sacralisé de Thinspiration persiste. Véhiculée au travers de vision boards03 esthétisantes, les utilisatrices se partagent toutes sortes de techniques pour perdre du poids. Le fasting04, le régime déficient en calories, le purging05... Précédemment incarnée par des commandements, elle renaît sous formes de threads, qui emploient comme levier l'image et l'envie qu'elle dégage plutôt que le lifestyle.

Cependant, quelques traces de mystique persistent. L'exposition constante à des typologies de corps en sous nutrition serait considérée lorsqu'elle est relayée par ses utilisateurs comme une forme de manifestation. Voir quotidiennement ces images est considéré comme encourageant par les utilisateurs bien que la comparaison quotidienne à ses images les enfonce d'autant plus dans la spirale infernale qu'est la maladie. Le retweet devient ainsi un outil de loi de l'attraction.

C'est donc sur ces bases que s'érige l'ED-Twitter. Sur le fond, un principe similaire à celui du Tumblr Pro-ana : les internautes souhaitent atteindre une maigreur extrême et partagent leurs avancées, soutenus et conseillés par des échanges communautaires. Si l'on passe outre l'encouragement constant à aller plus loin de la communauté envers ses propres membres, l'un des problèmes majeurs est cette agressivité constante. Reproduisant un schéma social des plus courants, s'il existe un exemple à suivre et à envier, alors il en existe un à critiquer et décrier. À l'inverse du thinspo, le fatspo07 est utilisé comme l'exemple à ne pas suivre, censé motiver les patients en les dégoûtant.



L'ED-Twitter entretient une grille de lecture visuelle complètement exagérée, se basant sur des standards de beauté évidemment existants mais les extrapolant toujours de manière extrême. Ces threads d'images censées être répugnantes contiennent systématiquement des photos d'inconnus non-consentants. Il est coutume de prendre une capture d'écran d'un internaute ne correspondant pas à leurs critères de beauté de le lyncher dans un thread de fatspo. Le harcèlement et les contenus haineux de ce type suscitent des réactions et sont mis en avant par la plateforme, tombant alors régulièrement dans le fil d'utilisateurs de Twitter absolument extérieurs à cette niche08, ce qui génère d'autant plus de visibilité à l'image détournée d'un inconnu, mais également des portes d'entrées vers l'ED-Twitter en lui-même. Dans le cadre de Twitter, ce sont malheureusement les contenus le plus controversés et haineux qui sont promus, car peu importe les réactions qu'ils génèrent, ils créent surtout de l'engagement et du clic. Bien sûr, tomber nez à nez avec un post provenant de cette communauté ne signifie pas le développement instantané d'un trouble du comportement alimentaire, et quelques prédispositions s'imposent.

Cependant, elles ne sont pas si rares que ça. Dans des périodes de changement du corps comme l'adolescence, là où les moqueries sur le physique, et notamment le poids sont des plus fréquentes, dans une société où l'on impose des standards de beautés blancs, fins, et ultra-féminisés aux jeunes filles, il ne semble donc pas impossible pour une personne en plein bouleversement de douter d'elle-même et de tomber dans le gouffre.

D'autant plus que ce contenu, relayé par des personnes malades dans un microcosme, ne relève donc pas de la réalité. Mais si dans un moment de faiblesse l'on tombe sur des milliers de personnes en train de critiquer quelqu'un au poids normal, ou quelqu'un ayant une morphologie similaire à la nôtre, cela peut soulever des questions intérieures. Ce sont ces mêmes standards, bien que amplifiés par la maladie qui alimentent l'ED-Twitter.

Aussi contreproductif que ça semble, nous pouvons nous interroger sur la nocivité de plateformes comme telles pour les patients. Même si de nombreuses pratiques nocives sont partagées, conseillées et encouragées par les utilisateurs, dans une étude de PubMed Central publiées en 2019, des chercheurs ont souligné que si ces communautés prenaient une place si importante, c'était notamment du à l'appauvrissement et à l'inefficacité des structures de soins réelles mises en place. Ainsi, il serait intéressant de s'inspirer de ce modèle d'encouragement en ligne et de libre parole pour viser cette fois-ci la guérison. Un processus qui semble des plus pertinents. En favorisant des espaces médicaux et thérapeutiques où le dialogue entre pairs prime, peut-être que ce n'est pas la maladie qui changerait le rapport au monde des patients, mais bien la thérapie, qui leur permettrait de renouer avec le reste de la population, plutôt que de favoriser un isolement numérique.

*princess* @kitowinback · 05/01/2026

what's the lore behind your ed?

327 93 673 30,2k

*alex of ed twt* @winstonyearner

its so romanticized and glamorized and it makes me feel in control, i also feel i have to make up for being ugly by being skinny

[Afficher la traduction](#)

12:30 · 05/01/2026 · 1,7k vues

3 4 66 3

## Interview à l'ensaama

Pourquoi  
tu as  
commencé ?

J'ai commencé le tatouage parce que ça me permettait d'essayer un nouveau support qu'est la peau, beaucoup plus complexe que les supports plus généraux (à travers ma pratique générale, je donne un intérêt particulier aux supports). En plus de ça, c'est une surface qui vit et qui est propre à chaque personne, ce qui fait que chaque tatouage est différent. Par exemple, il y a des peaux qui adhèrent plus que d'autres, des plus sensibles. Ça fait de cette surface un support complexe, différent de d'habitude, comme le papier ou encore les murs.

Qui  
t'as  
initié?

C'est un ami tatoueur qui a vu mes dessins par hasard et qui a bien aimé ce que je faisais. Il m'a donc proposé de lui faire un tatouage en me prêtant sa machine, en sachant très bien que je n'avais jamais tatoué. Il m'a donc offert une partie de son corps afin que je puisse lui dessiner un parapluie. Sur le moment, j'avais une forte tremblote, ce qui a donné au tatouage un rendu assez trash.

C'est  
quoi  
ton style de tatouage?

En fait, j'ai une sorte de maladie qui fait que j'ai la tremblote, notamment aux mains. Cette tremblote est multipliée pendant des périodes de stress, ce qui fait que tous mes dessins et tatouages ont un rendu un peu tremblé et jamais net. Afin de pouvoir tatouer, j'ai donc toujours représenté ce tremblement sur le dessin original, sans rien tracer à la règle, pour que le tatouage soit toujours identique au dessin voulu. Après, il peut toujours y avoir une petite part d'inattendu à chaque fois, mais c'est ce qui fait la particularité de ces tatouages, ce que j'aime personnellement beaucoup.

Une  
anecdote?

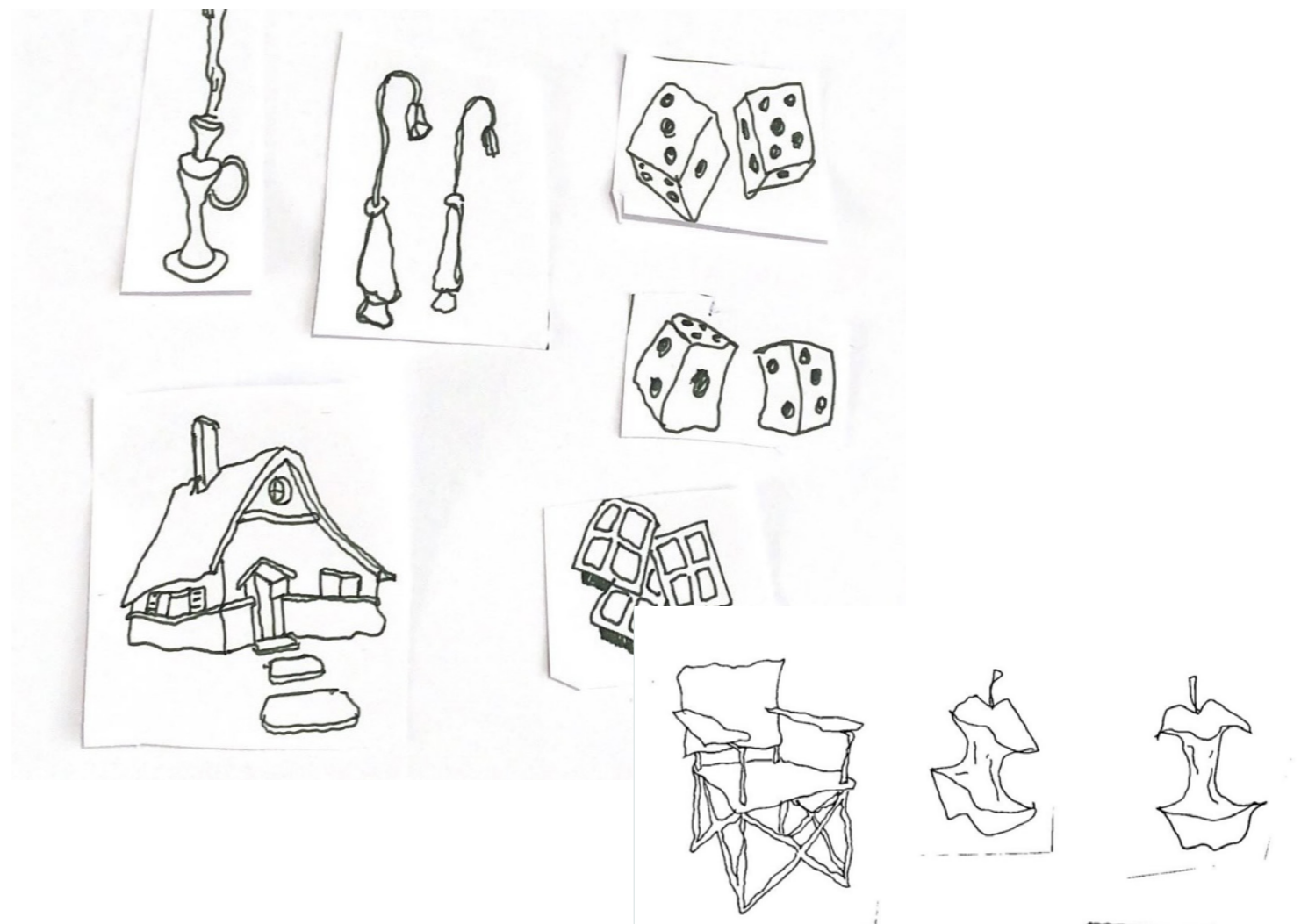
Un jour, j'ai tatoué un ami. Il voulait une tête de dragon au début sur la côte. J'ai donc commencé à faire quelques traits et, après deux minutes de tatouage, il m'a annoncé qu'il voulait finalement changer l'emplacement et le faire sur le mollet. Je l'ai donc écouté et on a refait ce tatouage sur son mollet. Aujourd'hui encore, il reste quelques traits de cette tête de dragon sur la côte. Aujourd'hui, il n'y prête pas attention et ça lui est égal. Aucun regret.

Ton  
1er?

Mon premier tatouage était celui fait sur mon ami, qui m'a initié. Un peu chaotique, on s'est retrouvés à Paris avec sa machine et, de là, nous sommes montés sur un toit afin de réaliser son tatouage en extérieur. Comme c'était la première fois, j'étais vraiment stressé et ma tremblote était assez forte, ce qui a rendu le tatouage très trash. Mais je crois que c'est esthétiquement mon préféré, parce que ça change de ce qu'on peut voir d'habitude : je trouve que la tremblote a son charme. Aujourd'hui, j'arrive de plus en plus à la contrôler, mais je n'ai jamais réussi à reproduire un trait similaire à celui de ce premier tatouage.

En extérieur, on peut penser qu'il y a un énorme risque d'infection et que ce n'est pas propre, mais quand on nettoie bien la peau et que les aiguilles sont stériles (comme d'habitude, bien évidemment), il y a, pour être honnête, très peu de risques que le tatouage final s'infecte. Je peux notamment prendre pour exemple le tatoueur Fuzi, un tatoueur professionnel qui réalise ses séances dans des tunnels de métro, des endroits désinfectés, et qui n'a jamais eu de problème avec une quelconque infection.

Ce qui peut être dangereux, à la limite, c'est uniquement la cicatrisation, les soins et l'importance que le client donne à son tatouage.



Veux-tu en faire ton métier?

Je n'ai pas l'envie d'en faire mon métier, c'était juste une expérimentation, malgré le fait que j'aie acheté tout le matériel nécessaire. Cela m'amuse toujours de tatouer des amis, des connaissances ou même de simples gens qui me contactent. Je ne prends pas cette pratique comme quelque chose de professionnel, mais uniquement comme un passe-temps, malgré le fait que cela me permette de gagner un peu d'argent.

Es-tu tatouer?

Je ne possède personnellement pas de tatouage, pas parce que je n'aime pas ça, mais parce que je n'ai aucune idée de quoi me faire. Pourtant, j'en ai déjà réalisé une trentaine et j'ai déjà mon emplacement en tête. Les gens que je tatoue se trouvent un peu dans l'incompréhension face à cela, mais j'aime bien, ahah, ça change de d'habitude.



**Magazine réalisé par :**

Noémie, Claudia, Coline, Enki, Milo, Clothilde

**Achévé et imprimé** en janvier 2026 à l'ENSAAMA, Paris 15

**Rédaction, mise en page, correction et façonnage :**

Noémie, Claudia, Coline, Enki, Milo, Clothilde

**Direction artistique :**

toujours la même team

Un grand merci à Mr.Pigeat pour ce projet intéressant et très enrichissant.

